

langues de flammes se dresser en sifflant à moins de deux cents pas de l'endroit où ils se trouvaient.

—Voilà donc ce qu'a voulu dire de monstre ! s'écria Brissot ; ils ont abandonné Clara et son amie dans le bois afin qu'elles périssent au milieu de l'incendie.

—Oui, oui, dit Richard c'était là certainement leur projet... Mais il y a trop peu de temps que cet incendie est allumé pour qu'il ait pu s'étendre beaucoup ; il faut aller au secours de ces pauvres enfants !

—Partons ! s'écria Brissot.

—Partons ! répéta Martigny ; mais que sont devenus les guides ?

Tête-de-Crin et Nez-Percé, qui déjà depuis longtemps s'étaient aperçus du danger, avaient perdu patience. Après avoir assisté de loin aux péripéties du combat, ils s'éloignaient effrayés par la vue des flammes. Martigny les appela, mais ils ne parurent pas l'entendre.

—Clara ! Rachel ! cria le vicomte qui avait remarqué l'influence de ces noms sur les deux Australiens.

Cette influence, en effet, devait être bien réelle, car le père et le fils s'arrêtèrent alors et se retournèrent d'un air irrésolu.

—Eh ! qu'importent les guides ? reprit Richard avec sa froide énergie ; n'avons-nous pas la trace des chevaux qui nous conduira sans doute à l'endroit où les jeunes ladies ont mis pied à terre.

—C'est juste, suivons la trace.

Comme ils s'éloignaient, Fernandez, qui avait repris connaissance, s'écria d'un ton d'effroi :

—Et moi seniors, me laisserez-vous brûler tout vivant ? Je ne saurais faire un pas pour fuir et...

—Toi, scélérat, dit Martigny avec fureur, tu récolteras ce que tu as semé... Nous devons penser à tes victimes avant de nous inquiéter de ton odieuse et méprisable personne... Si tu péris dans ce nouvel incendie que tu as toi-même allumé, ne sera-ce pas un châtiment de Dieu ?

Et il se hâta de rejoindre ses deux compagnons qui couraient vers l'endroit où commençaient à briller des flammes.

Tête-de-Crin et son fils, après une courte hésitation vinrent se placer à leurs côtés.

XX

L'INCENDIE DANS LES BOIS

Au bout de quelques instants les voyageurs se trouvèrent devant une véritable barrière de feu qui semblait infranchissable. Un taillis tout entier brûlait avec un mugissement affreux, avec des crépitations incessantes, des bruits d'arbres qui tombaient en projetant jusqu'au ciel des millions d'étincelles. A plus de vingt pas du foyer de l'incendie, les feuilles se flétrissaient, les branches se tordaient et aucune créature vivante n'eût pu respirer les vapeurs empestées qui se répandaient de toutes parts.

Heureusement, quand Fernandez et le Mexicain avaient passé là quelques instants auparavant avec leurs prisonnières, ils avaient craint sans doute de s'engager dans cet épais fourré ; aussi, la trace le côtoyait-elle, comme pour le tourner. Mais l'espoir des voyageurs ne fut pas de longue durée ; au bout de cent pas, la piste aboutit à une ligne de grandes herbes, tout enflammées et à demi consumées déjà ; il fallut s'arrêter.

—Bah ! dit Martigny, passons ; nous aurons à peine une douzaine de pas à faire pour traverser ces flammes légères et sans consistance. Alignons-nous donc à la file indienne... Je marche le premier.

—Passons ! dirent les autres.

Seuls Tête-de-Crin et Nez-Percé hésitaient de nouveau ; et réellement, avec leurs pieds nus et l'étroite peau d'opossum qui les couvrait, ils étaient mal protégés contre les atteintes du feu. Martigny, voyant leur indécision, leur dit d'une voix encourageante :

—Clara ! Rachel !

—Clara ! Rachel ! répétèrent le père et le fils.

Et ils ne songèrent plus à la retraite.

Les Européens s'étaient déjà débarrassés de leurs fusils et de leurs poires à poudre qui, ne leur étant

plus nécessaires auraient pu devenir une cause d'accident. Ils serrèrent leurs vêtements autour de leur corps et enfoncèrent leur chapeau sur leurs yeux. Puis, Martigny ayant soigneusement examiné l'endroit où le feu présentait le moins d'intensité et de profondeur, s'élança en avant, et ses compagnons le suivirent avec intrépidité.

Les dix ou douze pas qu'ils avaient à faire au milieu de ces tourbillons de flamme et de fumée leur semblèrent interminables. Cependant, comme l'avait annoncé le vicomte, ces flammes, alimentées seulement par des herbes et des broussailles, n'avaient pas de consistance, et, sauf quelques brûlures légères, ils se trouvèrent bientôt sains et saufs de l'autre côté de la ligne de feu.

On n'eut pas beaucoup de temps pour reprendre haleine ; chaque minute avait un prix inestimable. Néanmoins les voyageurs, avant de continuer leur marche, voulurent s'orienter d'une manière certaine.

Ils se trouvaient maintenant dans une de ces clairières sablonneuses si fréquentes au milieu des maalys. Derrière eux s'étendait la traînée d'herbes embrasées qu'ils venaient de franchir ; à droite était le taillis où l'incendie faisait de si terribles ravages et dont les exhalaisons étouffantes venaient jusqu'à eux par intervalles ; à gauche et en face on voyait un fourré plus serré et plus épais que le premier. Le feu n'avait pu s'y développer encore, sans doute à cause de la grande quantité de plantes vertes qu'il contenait ; mais les herbes commençaient à se dessécher et la fumée s'élevait de divers endroits ; tout annonçait que d'un moment à l'autre l'incendie allait exercer ses fureurs dans cette partie encore paisible du Maaly-Scrub.

Du reste, deux circonstances paraissaient favorables aux hommes intrépides qui s'étaient aventurés dans ces bois dangereux : il n'y avait pas le moindre vent à cette heure de la journée ; d'autre part, on était au printemps, et les ardeurs du soleil n'ayant pas encore absorbé la sève des végétaux, ceux-ci étaient infiniment moins inflammables qu'en automne où des incendies terribles éclatent spontanément dans les forêts australiennes. On devait sans doute attribuer à cette double cause la lenteur avec laquelle se propageait l'embrasement qui, quelques mois plus tard, eût envahi des espaces immenses avec la rapidité de l'éclair.

Un coup d'œil suffit à Martigny et à ses compagnons pour se rendre compte de l'état des choses. Le plus pressé était de retrouver la bienheureuse trace qui devait les conduire infailliblement auprès de Clara et de miss Owens.

Suivant leurs prévisions, elle se continuait de l'autre côté de la bande incendiée, et à peine l'eurent-ils examinée que malgré les dangers de leur position, ils éprouvèrent une grande joie.

C'était là, en effet, que les deux jeunes filles avaient mis pied à terre et que John avait été congédié par Guzman et par Fernandez. On voyait sur le sable de la clairière l'empreinte plus profonde produite par les sabots des chevaux quand ils s'étaient arrêtés, puis, tout à côté, des piétinements faits par de grosses chaussures d'homme, et enfin çà et là des vestiges de mignonnes bottines qui ne semblaient pas avoir été destinées à fouler le sol de ce désert. Les deux Australiens ne s'y trompèrent pas.

—Clara ! dit Tête-de-Crin en désignant du doigt une trace légère à peine visible.

—Rachel ! dit Nez-Percé à son tour en indiquant une trace un peu plus grande à côté de la première.

—De quel côté sont-elles allées ? demanda Martigny oubliant que les guides ne l'entendaient pas.

Mais les paroles étaient inutiles ; déjà Tête-de-Crin et son fils suivaient les marques des pieds humains qui avaient d'abord attiré leur attention. Ces marques, grandes et petites, étaient tournées vers le fourré où l'on apercevait un commencement d'incendie.

—Elles sont là, elles ne peuvent être que là ! s'écria Martigny. Allons, Brissot, poursuivit-il avec sa gaieté ordinaire, vous et moi, nous sommes à l'épreuve du feu... Nous avons vu beaucoup mieux que cela lors de la destruction de votre store, et aujourd'hui nous n'avons pas à redouter l'explosion d'un baril de pou-

dre à nos côtés... En avant, donc ! Clara ne peut être à plus de cent pas d'ici.

—Il est facile de s'en assurer," dit Richard Denison.

En même temps, il poussa un cri d'appel qui retentit d'échos en échos ; rien ne répondit. Après un moment d'attente, Richard éleva de nouveau la voix, à laquelle se joignirent celles de ses compagnons ; mais vainement prêta-t-on l'oreille encore une fois, on n'entendit que les pétilllements du feu dans les buissons voisins, le grondement formidable et de plus en plus rapproché de l'incendie dans l'autre partie du bois.

—Grand Dieu ! dit Brissot avec terreur, ces bandits auraient-ils accompli leurs menaces !

—Elles nous entendent peut-être, dit le vicomte, mais, nous prenant pour des ennemis, elles n'osent répondre ; continuons donc d'avancer."

Il entra résolument dans les broussailles et les autres le suivirent, même les deux sauvages, qui semblaient fort redouter pour leurs pieds nus le feu qui couvrait sous la verdure.

La trace maintenant était large, droite, et l'on eût dit que ceux qui avaient passé là récemment n'avaient eu ni le temps ni la volonté de prendre quelques précautions pour la cacher. De distance en distance, les herbes étaient foulées circulairement comme si l'on eût fait de courtes haltes ; là, sans doute, les malheureuses jeunes filles avaient tenté une résistance inutile ou essayé d'attendrir leurs bourreaux. Bientôt même on découvrit des signes plus positifs de leur profonde détresse. Dans un endroit, c'étaient des lambeaux d'étoffe de soie accrochés aux épines des mimosas ; plus loin, un ruban que l'on reconnut avoir appartenu à miss Rachel ; puis une plumé noire qui avait orné le chapeau de Clara Brissot. Les amis de Rachel et de Clara étaient navrés, et, après avoir recueilli en passant ces tristes débris, ils continuaient d'avancer.

Ils atteignirent ainsi le centre du fourré. En cet endroit, les broussailles étaient nombreuses et épaisses ; quelques grands arbres, ajoutant leur ombre à celle des maalys, y répandaient une obscurité que venaient encore augmenter les nuages de fumée de plus en plus épais. Pour comble de malheur, la terre était couverte d'une mousse dure et sèche qui ne conservait plus l'empreinte des pas. On fut donc obligé de s'arrêter de nouveau, tandis que Tête-de-Crin et son fils s'efforçaient avec leur sagacité ordinaire de retrouver la piste perdue.

—Les mineurs ne peuvent pourtant les avoir tuées, dit Martigny d'un air de réflexion ; car alors pourquoi les auraient-ils amenées si loin ? D'ailleurs nous eussions déjà retrouvé leurs restes... Non, elles existent, elles sont cachées, elles sont près d'ici, j'en suis sûr !

—Eh bien ! appelons encore," dit Richard.

Ils poussèrent des cris tous ensemble, puis ils écoutèrent dans une immobilité complète. Cette fois des voix humaines leur répondirent ; mais ces voix étaient si faibles, si éloignées, avaient un caractère si bizarre, qu'on eût dit de ces vagues gémissements qui s'élèvent dans les forêts au souffle d'une forte brise. Néanmoins ces sons indistincts rendirent l'espoir à Martigny et à ses compagnons.

—Ce sont elles ! s'écria le vicomte ; je vous disais bien qu'elles existaient encore !... Cherchons, chacun de son côté, et le plus heureux préviendra les autres."

On se dispersa en effet, mais sans s'éloigner beaucoup les uns des autres, et en se rapprochant du point d'où les voix semblaient parties. Mais ce fut en vain qu'ils errèrent au milieu des broussailles, sans s'inquiéter des arbustes épineux qui leur déchiraient les mains et le visage, des vapeurs fétides et embrasées qui menaçaient de les suffoquer, indifférents aux flammes que leurs pas faisaient jaillir parfois de la mousse desséchée ; ils ne voyaient, ne sentaient rien. Enfin, découragés, ils prirent le parti de se réunir pour pousser encore des cris d'appel.

ELIE BERTHET

(A suivre)